L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 72 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 26 OCTOBRE 1890.

BULLETIN ARTISTIQUE

III

THÉATRE DE L'OPÉRA—*Quelques observations préliminaires—Le passé, le présent et l'avenir de notre scène lyrique française—La décadence de l'art—Rareté des sujets—Les débuts et entr'autres celui de M Merrit—Un méchant bruit—Conclusion trop hâtive.*—LE TROUVÈRE.—*Verdi, et son œuvre.—Le maître et une complicité sans le vouloir.—Reçu du cri.—Duprez et Tamberlick.—A la pourvoirie de l'art.—Un phylloxera de l'Art.—M. Coste.—M. Cottet.—Mme Cottet.—Mlle Biérd.* — LES HUGUENOTS. — *Mlle Martini.—Mlle Plantin—Mlle Dynah Duqueene.—M. Cottet.—M. Chavaroche.—M. Sylvain.—M. Coste.—M. Lenfant. Les spectateurs.—Une triste nouvelle.*

Voilà douze ou treize jours que l'Opéra a rouvert ses portes et jusqu'ici les recettes se sont maintenues à une fort encourageante moyenne qui, je l'espère, ira en s'élevant.

A la vie, à la prospérité de notre scène lyrique française je me sais toujours intéressé avec la plus entière sincérité; quelles qu'aient été, quelles que puissent être mes préférences pour telle ou telle direction, je n'ai jamais permis, je ne permettrai jamais à ce sentiment personnel de primer, de m'influencer dans une question d'intérêt public.

Sous mille et un rapports la Nouvelle Orléans est déplorablement arriérée et il serait coupable, en vérité, de porter atteinte à une institution qui lui vaut une quasi suprématie sur le continent américain.

Nul n'a salué plus cordialement que moi la renaissance de notre Opéra, à laquelle nous assistons depuis quatre ans; nul n'a plus tenté de contribuer à la consolidation de ce travail de reconstruction.

Ce bon vouloir auquel je n'ai jamais failli dans le passé, reste ma règle dans le présent; et si j'ai un parti pris, c'est dans le sens de la perpétuité du théâtre de la rue Bourbon, quoi qu'en puissent penser d'aucuns: quoi qu'en disent certaines bêtitres et impertinents anonymes qui, de temps à autre, m'infligent leur prose, et quelle prose, Dieu bon!

Autant de gagné pour les recettes de la poste, mais que de coups portés à la langue française!

Oui, à mon avis, l'existence assurée de l'Opéra, telle est la considération qui doit dominer toutes les autres, et, afin d'y mieux parvenir, c'est bon, il est de toute indispensabilité que l'on n'affiche point des exigences non justifiées par le rapport de la caisse du théâtre; que ni la sévérité, ni l'indulgence ne dépassent la mesure. L'indulgence exagérée amènerait fatalement une baisse de niveau artistique, et à l'époque de décadence manifeste, palpable où nous voici, la sévérité outrée ne serait réellement pas de saison.

A quelques rares personnalités près la scène—et je parle surtout de la scène lyrique—n'est nulle part ce qu'elle fut autrefois. Faites le recensement des sommités du moment à Paris, et du diable si, sauf de très peu nombreuses exceptions, vous y découvrirez autre chose que la petite monnaie des célébrités d'autrefois.

Comme la Créature, la Nature a peut-être aussi ses prostrations, ses épuisements; après le long mouvement il lui faut l'immobilité. Le fait existe, dans le domaine de l'art, en général, nous avons rétrogradé, et, en face de notre présente infériorité, on se rappelle, malgré soi, les vers de Musset, parlant de cette même nature fatiguée, surmenée d'avoir tant produit en une moitié de siècle:

Et le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

C'est là une vérité qui souvent me frappe, me frappe et que plus d'une fois peut-être j'ai notée ici. Le public et la critique doivent tenir compte de cet état de choses; surtout ici où nous ne sauriions prétendre à être servis avec Paris et d'autres centres où le théâtre est subventionné, où il fonctionne dix mois sur douze.

Pour ces raisons on ne doit pas, selon moi, se montrer trop sévère à l'égard d'une direction, surtout empêchée dans le choix de son cadre. Le dessus de panier n'est plus fort épais, et les concurrents sont nombreux et le budget de l'Opéra forcément restreint.

Les débuts sont terminés et s'il n'est guère possible encore—pour moi du moins—de fixer un jugement bien appuyé sur les artistes, néanmoins le jour point, la clarté se fait sur l'ensemble. Il faudra quelques épreuves encore—même aux plus forts—pour que les détails se fondent; mais déjà les contours en dessinent, et, s'il est des réserves à faire jusqu'à nouvel ordre, on peut aussi tirer certaines conclusions favorables.

Quelques épreuves sont nécessaires pour me, viens je d'écrire, afin d'étayer une opinion; à de propos qu'il me soit permis de faire une halte devant un fait qui se produit beaucoup trop prématurément, si j'en juge bien.

Je veux parler de ce qui se passe à l'endroit de M. Merrit, figurant comme premier ténor sur le tableau de troupe.

Ténor; l'espèce est rare, on n'y contredira point; jetez plutôt les yeux sur les deux ou trois scènes lyriques de Paris lui même; Paris, gourmand et gourmet, qui a la prétention et le droit de se faire en cela la part du lion, puisque là se doit concentrer toute réputation qui vise à la célébrité universelle. Donc le remplacement du nouvellement arrivé est trop malaisé pour qu'on dispose précipitamment, cavalièrement, du titulaire de cet emploi; pour qu'on l'*évincte*, disons le mot, et cela sans jugement.

On rapporte en effet le dessus, je ne veux pas toutefois affirmer—qu'une opposition s'est déjà formée et que quelques uns cherchent à provoquer contre le nouveau pensionnaire le même mouvement qu'on tenta, la saison dernière—et qui échoua, Dieu merci!—contre M. Furst; jeune, distingué, le moins du monde inexistant—cela est incontestable—mais qui cependant nous valut de délicieuses soirées.

Je ne puis croire que ce projet soit réellement arrêté; car je connais le sens élevé de notre public et j'ai la foi que, tout juge en cela, il ne se prêtera point à une notion infiniment trop hâtive.

Dans le cas de M. Merrit, comme toujours d'ailleurs, je ne me sais en rien préoccupé des sonneries d'éloges qu'on a fait d'avance éclater autour de ce nom. Fréidement, sans subir aucune influence, j'ai attendu le début et le débat est venu.

L'épreuve n'a pas répondu à l'attente, je le reconnais; mais, rappelez-vous, même dans les villes les plus tapageuses, les plus cavalièrement de la France on n'accorde pas moins de trois débuts à l'artiste.

Au lendemain de cette unique audition du ténor, me dégageant de tout le bruit maladroit qui avait été fait à son endroit, j'écrivais: "M. Merrit ne s'est pas présenté bien armé pour la bataille du début. Il était manifeste que la peur le tatonnait et qu'il avait du tâtonnement sur le terrain de notre scène, terrain nouveau pour lui."

Ces lignes et d'autres encore ont trouvé plus d'un contradicteur—ayant raison ou non, je l'ignore—et voici que, par une contradiction en vérité trop choquante, nombre de ces mêmes contradicteurs qui ont applaudi, sciemment, rappelé l'artiste à diverses reprises, dans le rôle d'Eléazar, le déclarent insuffisant; voici qu'ils parlent de lui donner un successeur; tandis que moi, le critique en parti pris, dit-on, je maintane un affermissement.

Ne serait-ce point là, je le demande, une décision sans jugement, alors que je le notais plus haut? Est-il réellement possible d'apprécier un chanteur en une seule soirée?

Je ne le pense pas. Ne serait-il point équitable de lui fournir d'autres occasions d'affirmer sa valeur? Je ne puis me défendre de me ranger à cette dernière opinion. Sans compter que de fois précédemment pourraient naître ultérieurement, dans l'avenir, aux opérations d'un directeur. Les artistes se consolideraient longtemps, ils exigeraient des garanties sérieuses, un dépôt du montant de leur engagement, avant de se rendre dans une ville, où ils courraient le risque d'être sifflés et lestement.

Je ne connaissais pas M. Merrit avant sa venue à la Nouvelle-Orléans, mais dans la vaste [illegible] dès lors dissoudre que rendre, quelle [illegible] et [illegible] qu'il est l'une de ses caractéristiques [illegible] c'était bien d'une pour blanc [illegible] ce premier acte; [illegible] de la troupe. Il y a ceci de drame dans cette voix; ce drame s'est affirmé dès le final du premier acte et dans celui du cinquième tableau. Au service de cette qualité dramatique de l'instrument M. Coste possède de véritables valeurs de comédien et jusqu'ici je lui reconnais un mérite, souvent absent sur les planches, celui d'être toujours en scène.

Ce fait a pour résultat un soin que négligent souvent les chanteurs: le soin des ensembles. M. Coste y prête le même attention qu'à la page dominante de son rôle, et comme sa voix a de la puissance, du brillant, il y ajoute de l'éclat, du mouvement. Son succès a été grand; il s'accentuera mieux encore quand il s'astreindra mieux à la loi souveraine des oppositions.

Je m'étais abstenu de parler de M. Cottet dans le rôle de Fœnst; après ceux de Manrique et de Raoul, il me faut écrire un commencement d'appréciation à son sujet. Chez lui également le grave déchoit; le medium a de l'étoffe, quelque lumière aussi, et la voix, sans être lourde, s'affaiblit, s'éteint dès qu'on passe à plusieurs des rôles du répertoire.

Par malheur, les sons mixtes manquent, et jusqu'ici il me paraît que ceux de tête font également défaut. Il en résulte une absence regrettable de lignes douces, des demi-teintes et une tendance à se réfugier sans cesse dans les sons pleins, dans le forte et le fortissimo.

L'artiste est évidemment consciencieux, mais l'exécution est un peu grise, terne. Est-ce là son tempérament, ou bien l'effet d'une timidité inhérente aux débuts? C'est ce que nous saurons bientôt.

Les voix de contralto se comptent aujourd'hui sur le théâtre: depuis longtemps il en est ainsi, d'ailleurs. A mon sens, Mme Cottet est un mezzo-soprano, qui sans être remarquable par le volume, a de la longueur, de la rétitanace et beaucoup de justesse.

Elle sent profondément; elle phrase le plus souvent avec goût et le foyer est en elle. Son morceau du second acte qui n'est pas la meilleure inspiration de Verdi, a été très soigneusement coloré, dramatisé. Tout y est bien réglé, bien correct, bien gradué. En somme, impression favorable.

Mlle Briard que le rôle de Rachel avait déjà pousée, a gagné encore en faveur, après celui de Léonore. Il y a en elle de la voix, du chant, du jeu et cela sans exubérance. Elle a dit avec art, avec chaleur la grande scène devant la tour; j'ai noté là des élans, des sanglots qui indiquent un sentiment vrai, un foyer bien nourri.

J'aurais voulu parler d'elle avec plus de détails; mais le temps, l'espace me pressent et un début important me sollicite.

Je passe sur le rôle de Fernand qui ne convient nullement à M. Chavaroche.

Les Huguenots n'en font jamais d'autres; la salle de l'Opéra regorgeait de monde pour cette reprise; il est vrai qu'à l'attrait de l'ouvrage lui même se joignait celui du début de Mlle Martini.

Le vaste lied du soprano et du mezzo-soprano. Elle n'est point de celles que l'on peut mettre hors de pair comme échelle, comme volume; mais il faut ajouter que volume, échelle répondront néanmoins à toutes les exigences de l'emploi. Elle a du timbre et par dessus tout ce je ne sais quoi d'âmu, d'émouvant, qui établit aussitôt un courant sympathique entre l'artiste et le public.

On sait de quelle importance est le récitatif dans les ouvrages de Meyerbeer; or il est fréquemment traité comme une quantité négligeable par les chanteurs en dehors de Paris et je soutiens qu'il n'en fut ainsi pour la Valentine que nous allions entendre. Cette inquiétude était dissipée dès les premières mesures, et au troisième acte, il était évident que ce récitatif cet l'objet de la très sérieuse et intelligente attention de la jeune artiste.

En appréciant le talent de Mlle Martini je rencontrai point à des comparaisons cinesques; je ne poinsurai pas l'étoile qu'à oublier le passé pour mieux mettre en lumière son succès. Non; tout au contraire, et pour que ma louange porte mieux je lui dirai que nous avons compté ici des artistes qui ont tenu ce rôle de Valentine avec supériorité et mérite, malgré ces souvenirs dangereux, l'estime qu'elle est l'une de celles qui ont interprété avec distinction cette belle création du maître.

Mlle Martini a évidemment reçu de précieuses leçons, elle a étudié les grands modèles, elle s'en est pénétrée.

L'articulation est excellente, pas un mot ne se perd, et l'émission large, nette, est de la belle école de Duprez. Elle donne tout ce qu'elle peut donner; les notes arrivent franches, pleines, et les moindres, dénaturées par ces sons convulsés, gutturaux, trop fréquents au théâtre.

Dès l'abord, on comprend qu'elle est l'artiste des détails; pas un seul qui l'échappe, sans que jamais cependant elle sacrifie à l'afféterie. La convention ne commande pas chez elle; c'est par le seul sentiment qu'elle procède et ce sentiment est vrai, profond. Il se manifeste dans l'accent et jamais par l'exubérance du son, par le cabotinage des gestes multipliés.

De ces gestes elle est fort sobre; elle y substitue la physionomie. Je vous recommande son jeu de physionomie au quatrième acte, alors qu'elle écoute le complot du massacre.

Je n'ai point parlé d'avoir écrit, n'est pas de celles qu'on peut dire puissantes, mais elle la conduit d'une façon telle qu'elle en tire des effets que n'obtiendraient pas bien des artistes à moyens vocaux beaucoup plus développés.

Le secret de ces effets est tout simplement dans la connaissance des contrastes. Ceux ci sont constants chez Mlle Martini; elle passe avec une rare sûreté du piano au forte, et cela sans d'une exécution et plus grande, je le répète, que l'on est mis en relief par l'entre, et que la voix emprunte à ces oppositions une apparence d'ampleur, qui lui manquerait sans cet habile usage des transitions.

La phrase est développée, en passant par les nuances qu'elle comporte, et toujours elle se résout en satisfaisant et l'oreille et le sentiment. Elle parcourt la gamme des lignes tendres et des lignes énergiques, et met chacune d'elles à sa place.

Les périodes sont larges quand le sens le veut ainsi, mais lorsqu'elle trouve un effet, elle n'y insiste point avec cette persistance que bien des chanteuses croient être habile, mais qui n'est, en fin de compte, que de l'empirisme et une tentative d'escamotage des bravos.

Le chant de Mlle Martini est dramatique sans effort; vous ne trouveries pas un trait trop violent, pas une superfétation dans tout ce rôle de Valentine.

Sa méthode, d'excellente école ai-je dit, est le résultat d'études évidemment sérieuses, et son jeu, qu'elle a certainement travaillé—car tout au théâtre exige de longs efforts—ce jeu semble spontané et ne révéliter que de la sensation du moment. C'est de l'art et de la nature tout à la fois.

D'aucuns trouveront peut-être que les notes, arrivées au registre supérieur, n'ont pas tout le volume qu'on leur voudrait; elles tiennent cependant et jusque dans les montées les plus difficiles, elles gardent, répétons-le, cet accent qui sait traduire une situation, une passion et lui prêter tout leur effet.

Elle a chanté avec beaucoup de style le morceau *Ah! l'ingrat d'une offense mortelle*; le duo du troisième acte; celui du quatrième, et au pinquième acte, elle a lancé, en véritable artiste, la fameuse phrase: *Toi tu maudis mon culte, moi j'adopte la lien!*

Succès comme chanteuse, comme comédienne et sur lequel j'aurai bientôt l'occasion de revenir, car j'apprends à l'instant le rétablissement de M. Merrit; ce qui permettra la seconde représentation des *Huguenots*, jeudi prochain, avec lui dans le rôle de Raoul.

Mlle Plantin a eu sa bonne part de bravos, après l'air du page, qu'elle a dit correctement.

Elle prendra son emploi à la satisfaction de tous, je n'en doute pas. Elles se font rares, d'ailleurs, les dugazons. Le moindre filet de voix et vite leur vient l'aspiration de se hisser à l'échelon de la chanteuse légère; et elles s'aperçoivent alors que ce n'était là qu'un faux filet. Rares aussi les duègnes jeunes. D'ordinaire on ne se résout à cet emploi, la dernière station, que quand le physique devient par trop inquiétant et que la voix s'est tronée au fonnoire.

L'air du second acte: *O beau pays de la Tourraine* a valu excellent accueil à Mlle Dynah Duqueene qui, sans le trop consteller de virtuosités, le chante avec goût.

Le rôle de Raoul n'a pas modifié mon opinion sur M. Cottet. Il se préoccupe trop du son et pas assez de l'accent.

Des passages réussis dans le duo du âme acte, sont autrues; mais d'autres le donnant pas en cet un ensemble, par suite de cet oubli des demi-teintes dont je parlais plus haut. L'artiste ne se livre point assez; la glace devrait se fondre pourtant au feu de semblable musique.

M. Chavaroche a chanté avec beaucoup d'expression et de style aussi le fameux duo du troisième acte; et dit d'une façon fort remarquable, avec infiniment d'onction, d'âme, la phrase: *Et j'ai mourir, je meurrai!* Bien traités aussi la bénédiction du 5ème acte.

De la voix suffisamment chez M. Sylvain (débutant) dans St-Bris; mais pas assez de coloris, d'énergie, dans la scène de conjuration qui, du reste, a été médiocrement chantée, surtout dans sa première partie.

Très faible aussi le *Retapiss*: en un mot la partie chorale et l'orchestre demandent quelques études de plus.

M. Coste a brillamment enlevé la splendide phrase de Nevers, au quatrième acte: *Je compte des soldats et pas un*

lui répondre qu'en général les artistes négligent le plus souvent ceux que ne trouble, que ne possède jamais comblable affection.

Une indisposition est survenue, paraît-il, après ce début, et M. Merrit, annoncé dans le rôle de Raoul, n'a pu paraître jeudi, à la reprise des *Huguenots*. Le fait est regrettable, soit; mais il ne prouve rien et j'aime à penser que d'autres auditions vaudront une revanche au ténor. Dans tous les cas elles permettront de conclure équitablement, sainement.

Cette revanche je la lui désire complète, qu'il le croie.

—*Le Trouvère* que l'on reprendra mardi dernier est une partition qui semble avoir été écrite d'un jet; la recherche ne s'y montre pas, à part divers passages, de l'orchestre, où le compositeur n'est attaché à des combinaisons de timbres destinées à produire des éclats, des vigueurs orchestrales qui, lors de l'apparition de l'œuvre, parurent presqu'exceptionnellement touffues. Que les choses ont changé depuis! bien d'autres tempêtes ont été soulevées à l'orchestre.

Seulement Verdi, tempérament essentiellement mélodique, scénique, n'était point de ces imaginations étroites, condamnées à ne pas franchir le cercle de la symphonie, de l'instrumentation; les chants abondaient en lui, et ces chants, on les retrouve un peu partout dans sa partition du *Trouvère*. S'ils n'ont pas toujours le souffle bien long, ils sont du moins chauds, passionnés; ils gardent des allures qui leur sont propres; le plus souvent ils se prennent corps à corps avec le drame; et le traduisent très vigoureusement, très pathétiquement.

Bien des pages du *Trouvère* disparaîtront, je le crois; mais d'autres en resteront, telles que le trio du second tableau du premier acte: l'air de Léonore devant la tour, le *Miserere*; le duo qui n'y lis et le duo final de la prison. Ce sont là toutes créations qui annonçaient bien le Verdi du quatuor de *Rigoletto*, du *Bal Masqué*, de certaines parties d'*Hernani*, du *Requiem*, d'*Aïda*, etc., etc.

Verdi est incontestablement une puissante organisation musicale; un génie qui a ses décordres, ses lacunes même, mais un génie enfin. Et le don devient tellement, tellement rare dans les productions laborieuses, quintessenciées de l'heure présente, qu'il faut, plus que jamais, faire fête à ces hommes d'imagination, de flamme, sachant se détacher du terre à terre de la technique et de tout un cortège pédantesque, pour vous emporter sur l'aile de leur inspiration.

Verdi est un poète de la musique; poète plein de fougue et de tendresse, ainsi qu'en témoignent chacune de ses manières, son répertoire entier, dont je regrette fort de ne pas connaître la partition qui le ferme: *Otello*. Qui le ferme, si je trop bien dit, car il écrivait récemment—on l'a publié du moins—que des quatre scènes qui lui restaient à écrire pour sa carrière artistique. C'est grand dommage que de telles voix fassent ainsi silence. On regarde autour de soi et l'on se demande quel est le nouveau venu qui va prendre cette place si brillamment occupée depuis un demi-siècle.

Verdi est aussi un grand charmeur: il a le secret de vite impressionner, de vite envelopper son auditoire, et j'avoue que fréquemment je reste sous ce charme. Pourtant je lui en veux d'un fait: sa musique à pleines volées de sonorités, broyant jusqu'à en être tonitruante parfois, sa musique exerce souvent une funeste influence sur les chanteurs: les baryton doutent à tant enrichi le répertoire et surtout les ténors. Il les a poussés aux éclats dévoinés, et inconsciemment, sans le vouloir à coup sûr, il a contribué à l'extension de l'école du cri.

Duprez y avait aussi poussé bien involontairement; oui, Duprez l'incomparable maître, dont le digne successeur est attendu depuis tant d'années. C'était cependant le chant incarné, le chant dans toute sa poésie, ses plus superbes coups d'aile. Mais au sommet de cet complète se trouvaient le *fa*, le *si*, et l'ut dans toute leur plénitude, et dans l'envisaux de ce superbe trio de corde, on a voulu, on veut les obtenir, et afin d'y parvenir, que de débauches vocales, que d'explosions, au détriment d'un médium délaissé! Que le gain d'une ou deux notes, le plus souvent malfaisantes.

Puis survenait Tamberlick qui, lui, dépassait d'un demi-ton la portée de voix de Duprez; et alors une fournée de ténors, s'acquinant à qui mieux et aggravant leur ut d'un dièse, au grand dam des oreilles quelque peu délicates. Vous avez s'il ont sévi ces *ut*; ils ont été le phylloxera de l'art.

Comme moi vous en avez dû rencontrer de ces ténors déchaînés, dits de Force (langue provinciale), qui vous attendaient, traitreusement embusqués derrière une rampe, saccageant une partition par leurs cris et vous poursuivant de l'impitoyable note. De la force, ils en avaient, hélas! ils en avaient trop! Tellement que volontiers vous leur auries prescrit copieuse saignée; vous les auries phlébotomisés.

Oui, vous en avez connu—car ici ils nous ont fréquemment fort maltraités—de ces explosibles sans médiocrité; ils vous étaient, si j'ai bien compris, ainsi tonné et détonné mes quelque jour sur le doc. Ste-Cécile, délivres nous du mal! me suis je écrit plus d'une fois en pareil cas.

Certes, j'admire fort un instrument qui, sans que la qualité du son en souffre, sans que la juste expression soit oubliée, gravit jusqu'à la limite de la voix humaine, et cela de pleine poitrine; mais les notes extrêmes ne me sont plus rien de rien, s'il faut que leur explosion tue le sentiment. Le chant, le chant avant tout.

Un accent ému, un élan du cœur s'emparent mille fois mieux de vous, n'est-ce pas? que le plus bel instrument du monde, qui resterait un instrument se contentant du plus fort volume de son possible.

Le chant, dans son acception la plus vraie, la plus élevée, voilà ce qui forémment, au théâtre, captive les foules. La sensibilité garde toujours ses droits; et les larmes qu'il arrache à une salle, rendent un véritable artiste plus fier que le bruyant succès à une note, puissante seulement par son altitude et son intensité. Cela est brutal comme un coup de poing.

Le *Trouvère* servait de début à M. Coste; qui se présentait au public de la Nouvelle-Orléans dans le rôle du Comte de Luna.

Verdi qui semble affectionner particulièrement la voix de baryton, lui a le plus souvent fait la partie fort difficile. Pour cet emploi il a écrit dans des tonalités nombreuses; au nombre de passages par baryons montant à des hauteurs rarement abordées avant lui. Et ce ne sont pas seulement des notes du registre aigu jetées et aussitôt abandonnées, non, il les maintient dans une tonalité très éprouvante qui ne vaudrait celle du ténor.

La chose n'est point pour effrayer M. Coste, s'est surtout dans ces montées qu'il est à l'aise. Là ses *sordes* ont du corsé, du volume, de la solidité, de la vibration, de la lumière. Le médium est plein et le tout se fait remarquer par un joli timbre. Je n'en puis dire autant du grave, et l'artiste le comprend si bien, que là abandonne aussi vite que possible la note, y glisse et l'esquive presque au certains passages.

La qualité de cette voix est sympathique et, si j'en juge sainement, elle se prêtera fort heureusement qu'artistes, à la douceur.

Mais voilà! M. Coste débutait, et ainsi qu'il arrive à pas près invariablement en telle occasion, il a voulu avant tout prouver que la puissance est en lui. C'est donc aux vigueurs qu'il s'est plus particulièrement appliqué; soit. Mais, maintenant que la preuve est faite, je suis certain que l'artiste se préoccupera davantage de la diversité dans l'exécution. Il a chanté d'une voix charmant l'andante et l'allegro de l'air du 5ème tableau, et l'impression produite a été bien meilleure, puisque le morceau a été bissé.

Mécanomies, et quoique j'aie confiance dans le jugement du public, je n'y rive pas le mien, et quand il y a désaccord entre eux, je n'hésite jamais à le constater. Je reconnais donc avec ce public que, dans cette page, M. Coste a fait preuve de belles qualités vocales; mais je crois aussi que l'artiste a eu le tort d'y uniformiser son chant, c'est-à-dire de vieir à la force aussi bien dans cet andante que dans cet allegro.

Cela n'est pas exact comme sentiment, ce me semble, et l'effet est été assurément plus intense, si cette première partie du morceau avait été dite en pleine voix, et ensuite, en allegro, par les demi-teintes nécessaires, et le contraste aurait ajouté au succès.

A ce succès M. Coste est habitué depuis longtemps, paraît-il, et je tiens trop à ce qu'il l'obtienne lui aussi complète, pour ne pas le mettre en garde, dès la première heure, contre certaine fraction du parterre qui ici pousse trop fréquemment sur corps de force.

Les nuances, les rayons et les ombres sont la base immuable du chant: de leur là, on ne se lasse jamais, mais l'énergie trop prodiguée fatigue; elle ne se produit continûment qu'au détriment du charme.

Ce charme est évidemment dans les cordes de M. Coste; il ne s'agit pour lui que de les distribuer, en les attéuant en en les *étoffant*, selon l'expression commandée par le morceau.

Il y a ceci de drame dans cette voix; ce drame s'est affirmé dès le final du

Académie de Musique.

Nous pouvons aujourd'hui du grave au bouffe, comme disaient nos pères; après le drame, l'opéra-comique. Celui-là est encore dû à la collaboration de MM. Gilbert et Sullivan, deux faiseurs fort à la mode en Angleterre, en le sait.

Nous n'avons jamais trouvé rien de bien saillant dans leur répertoire; néanmoins, ils sont certainement, en matière d'opérette ou opéra-comique ce que l'école musicale anglaise—si école il y a—offre de mieux.

M. Sullivan est, d'ailleurs, un compositeur auquel on ne saurait nier une pétrieuse valeur musicale. *Les Gondoliers*, tel est le titre de l'ouvrage dont notre public fera connaissance ce soir. Connaissance aimable, et nous en croyons les comptes-rendus de la presse. On dit l'œuvre très convenablement montée, l'on cite, dans cette troupe, des premiers sujets occupant honorablement leur emploi, et l'on nous promet un ensemble—chanteurs, choristes et orchestre—tout satisfaisant. Nous verrons bien.

La location est brillante; elle indique le bon accueil qui sera fait à ce genre toujours attendu à l'Académie de Musique: opérette ou opéra comique.

On n'aura pas trop de temps, du reste, pour bien apprécier cette troupe nouvelle, car son engagement ne se prolonge-rait pas au delà de la semaine s'ouvrant aujourd'hui.

En effet on annonce déjà, pour le dimanche 2 novembre, les représentations de M. Frederick Ward et de Mme D. P. Bowers.

Grand Opera House.

Mlle Lillian Lewis, sa troupe et *le Crédit Lorraine* ont valu profitable semaine à la direction.

La semaine qui commence aujourd'hui sera riche en promesses aussi. En effet elle sera remplie par la troupe de Minstrels dont M. Geo. Wilson est le directeur et le premier sujet. On sait que M. Wilson, dans le genre minstrélique, est un des comiques les plus aimés.

On peut dire de plus que c'est lui qui a donné la note, qui la donne encore à bien des acteurs en cette ligne. Sa popularité à la Nouvelle-Orléans date de loin; chacune de ses rentrées y est accueillie de la façon la plus sympathique.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 26 oct. 1890.—Indications: Pour la Louisiane: Temps beau, plus frais, excepté température stationnaire sur la côte, vent du nord.

Température du 25 octobre 1890.
Thermomètre de R. & L. CLAUDEL, Opticiens, No 142 rue du Canal.

Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	58	15
Midi	68	20
3 P. M.	70	21
6 P. M.	68	20

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Wm. Crosby à Mlle Mary Johnson.
Thos. G. Montgomery à Mlle Robesan Provost.
Lucie Monford à Mme Georgiana Peyton.
Emile O. Lebde à Mlle Ella E. Pendleton.

Naissances

Mme Salvatore Giallanza, un garçon.
Mme Geo. Bertholet, un garçon.
Mme Augustine Hebert, un garçon.
Mme John F. Mirandeau, une fille.
Mme Peter Burkhardt, une fille.
Mme Alexander Fleming, une fille.

Décès.

Mme Martha S. Haygood, 72 ans, Fort Eads Lse.
Gustave Forstall, 28 ans, rues Camp et Delaud.
Veuve P. A. Gondin. — 369 rue Kerlerec.
Mlle Marie V. Denning, 23 ans, 412 rue Esplanade.
Veuve Elizabeth Kelly, 53 ans, 509 rue Annunciation.
Manuel Morris, 71 ans, 127 rue Lapeyrouse.
Mlle Elizabeth Schneider, 34 ans, 20 rue Nord Prieur.
Mary J Williams, 55 ans, 270 1/2 avenue Cleveland.
Xavier Albert, 2 mois, 220 rue Conti.
Geo. C. Meals, 21 ans, rue Palmyre et Dauphine.
Michael Bolton, 23 ans, 184 rue Annunciation.
Mary L. Mels, 43 ans, 101 rue Gasquet.
Martin L. Tuohey, 23 mois, 279 rue Tchoupitoulas.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

Municipal Improvement Co au Louisiana Homestead Association, dix terrains bornés par l'avenue Henry Clay et les rues St George, Edmond et Green, $1,700.

Mme A. Decair à J. H. Brady, un terrain borné par les rues Marigny, Forstall, St-Claude et Mandeville, $1,200.

F. Glauner à Mlle F. D. Boardman, un terrain borné par les rues Magnains, Général Taylor, Peniston et Camp, $1 000

Mme D. Daniels à H. J. McDonald, un terrain borné par les rues Prytanée, St-Charles, Conery et Sixième, $1,050.

Ventes immobilières. — Liste des ventes faites à la Bourse des Encanteurs:

Cinq terrains, coin des rues Canal et Cleiborne, $8,350.

Bâtisse en briques à deux étages, No 92 rue Prytanée, $2,000.

Bâtisse à deux étages, No 172 Chemin du Bayou, $1,100.

Par Spear & Escoffer.

Joli cottage, No 152 rue Roussan, entre Borapurtu et Philip, $1,030.

L'Affaire Hennessey.

Pas de nouvelles arrestations. La police a sous les verrous tous ceux qu'elle avait l'intention d'arrêter et elle est convaincue que les témoins qu'elle pourra produire en cet affaire assez pour condamner les coupables.

Le bruit avait cours que le frère de M. Patorno, l'ex conseiller municipal était devenu fou à la suite de son incarcération, mais la police démentit ce bruit, et M. Grayson qui habité dans le voisinage de M. Patorno affirme qu'il est simplement indisposé. M. Grayson est le secrétaire de M. Malone, chef des Cinquante.

Le Comité des Citoyens ayant décidé de tenir un mass meeting demain soir, au square Lafayette, pour donner communication à la population du rapport du comité, MM. Hall, Hodgson, Hall, Claiborne, Fragne et Landry, conseillers municipaux sont allés trouver le maire et ont en avec lui un long entretien sur les suites que pourrait avoir la convocation de ce meeting.

Tandis qu'ils étaient en conversation, une vingtaine de l'Italiens et M. Farrar, président du Comité des 50, se sont présentés et ont été admis. Il a été décidé unanimement que l'on observerait de part et d'autre la plus grande réserve afin d'éviter des troubles, la loyauté conditions le maire a autorisé la convocation du meeting.

Le steamship *Elysia* est arrivé hier soir à 7 heures dans le port. Il a jeté l'ancre en vue des Abattoirs et ses passagers ne débarqueront que demain matin après la visite légale.

L'Affaire Hennessey a donné lieu à une correspondance entre le consul d'Italie à la Nouvelle-Orléans et l'ambassadeur qui représente ce pays à Washington. La lettre du consul a eu pour résultat l'envoi d'une lettre au gouverneur qui a refusé d'en révéler la teneur.

Le consul d'Italie se plaignait dans sa missive de la proclamation du maire comme d'une injuste accusation contre les Italiens.

Accident.—Hier après-midi à 3 heures 30, tandis que le train de marchandises No 3 de la ligne Grand Isle et Fort Jackson, revenait de la Nouvelle-Orléans, un nègre de 51 ans, Dick Grandison, demeurant dans la paroisse Plaquemines, et employé de la compagnie, est tombé sur la voie et a été grièvement blessé sur plusieurs parties du corps.

Le blessé a été amené en ville, où il a été mis dans le wagon de police d'Algier et transporté au pied de la rue du Canal. d'où la voiture d'ambulance l'a conduit à l'hôpital. P. Douglass, le mécanicien, et T. J. Abbott, le chauffeur, ont été arrêtés et ensuite relâchés sur parole.

Chute.—Un nègre du nom de Aug. Manio, qui est tombé d'une voiture de canne à la plantation Magnolia, se s'est blessé à la tête, a été admis hier à l'hôpital.

Autres chutes.—Hier matin, à 10 heures 30, Ed. Beck, âgé de 35 ans, employé de la compagnie d'éclairage, se trouvait au haut d'un poteau, encoignure Claiborne et Barthélemy, lorsque ce poteau, pourri à la base, a cédé, le précipitant d'une hauteur de 20 pieds. Dans sa chute, Beck s'est fouillé la jambe et démis la hanche. Il a été transporté à l'hôpital.

—A 11 h. 15 un nègre du nom de Jos. Mott qui réparait une cheminée au No 70 de la rue de Chartres est tombé sur le trottoir d'une hauteur de 25 pieds; il s'est cassé la jambe gauche au genou et à la cheville et a reçu des blessures internes. Il a été emmené à l'hôpital.

Affaires municipales. — Le comité d'éclairage et d'incendie a renvoyé à huitaine la discussion de la création d'un corps de pompiers mixte.

Musique.—Remerciments à M. Phil. Wariaux, qui nous a reçu un exemplaire de la marche: *Lindsey March*, qu'il vient d'éditer. Ce morceau qu'signe M. J. W. H. Eckert est appelé croyons-nous, à la vogue.

—Nous devons à la maison Grunewald et Cie les compositions suivantes, sur lesquelles nous prenons plaisir à appeler l'attention: *Souvenir de Sévilla*, caprice pour piano, par Paul Beaumont; *Chansons de Musette*, Henri Meilhac et Francis Thomé; *Victoria*, valse de W. T. Francis.

—Nous accusons réception d'un morceau que nous adresse M. Junius Hart: *The long grass*, romance avec chœur, paroles et musique de Paul Dresser.

—Nous remercions M. L. V. Eckert, 14, rue Baronne (Maison White-Smith) qui nous a fait remettre un morceau de chant: *They say after me*, chansonnette comique, de Frank M. Scott, et *Thou art an Angel*, par C. A. White.

—On annonce le prochain mariage de M. Georges F. Damiens et de Mlle Antoinette Dolhonde.

La bénédiction nuptiale sera donnée, en l'Eglise Saint Augustin, le lundi 3 novembre 1890, à 8 heures du soir.

Nos meilleurs souhaits de bonheur, nos souhaits les plus sincères aux deux futurs mariés.

ANNIVERSAIRE — Le Young Peltons Mutual Benevolent Association célébrera, le samedi 15 novembre, son quatrième anniversaire par un bal paré et dansant qui aura lieu à la Salle de la Parfaite Union.

Remerciments pour l'invitation adressée à l'*Abeille*.

Musée-Théâtre.

L'entrepreneur M. Eugène Robinson est de retour parmi nous et prépare bien des surprises à son public. Il se propose d'ouvrir son célèbre Musée-Théâtre le mercredi 5 novembre, à 10 heures du matin. Nous nous faisons un plaisir de signaler de cette inauguration de saison; en attendant, nous appelons l'attention sur l'annonce publiée à la première page du journal.

Théâtre St. Charles.

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, de M. Wm Redmund, dans la presse américaine, qui, d'ailleurs, était en cela, l'écho de la presse anglaise.

M. Redmund est un comédien que l'on dit appartenir à bonne école et qui, ajoute-t-on, se distingua plus d'une fois à côté de M. Edwin Booth, dont il partagea le succès. Or nous n'avons pas besoin d'y insister, dangereux est ce voisinage; ne se fait pas remarquer qui vent auprès du célèbre acteur américain.

Nous ne connaissons ni M. Redmond ni la pièce dans laquelle il va paraître *Hermione* et dont les représentations seront lieu, aujourd'hui dimanche, lundi, mercredi et vendredi.

L'artiste est secondé, avec distinction nous dit-